

être poétique de loin, en France, il faut nous montrer que cette nation est poétique chez elle."

Messieurs, vous avez parfaitement raison. Je n'aurai pas démontré ma thèse, je n'aurai pas établi que l'Amérique du Nord est une nation digne d'être mise en parallèle avec les plus nobles nations, si je ne rencontre pas chez elle des artistes et des poètes. Un peuple n'est pas complet sans les arts, comme une terre n'est pas belle sans les fleurs. Les marchands, les guerriers, les avocats, les fonctionnaires, les riches, les ouvriers, ne forment pas à eux seuls une nation civilisée ; on reconnaît une nation civilisée au nombre des hommes qui s'y consacrent au culte de Dieu, au culte de la science, au culte des arts, de la poésie, de l'éloquence.

Dans *Corinne*, madame de Staël dit admirablement : "Ce n'est pas seulement de pampres et d'épis que la nature a parsemé la terre. Elle y prodigue, sous les pas de l'homme, comme à la fête d'un souverain, des plantes et des fleurs qui, destinées à plaire, ne s'abaissent pas à servir." Il faut aussi, dans l'histoire d'un peuple, à côté de commerçants et de guerriers, il faut des artistes, des poètes, des peintres, des esprits qui, destinés à plaire, ne s'abaissent pas à servir.

Messieurs, l'Amérique, sans être aussi riche en poètes que la France, que l'Italie, que l'Angleterre, que l'Allemagne, n'est pas, même de ce côté, indigne de notre admiration. Elle a produit plusieurs poètes, et je nomme de suite celui qui me paraît le premier parmi ses concitoyens, j'ajoute sans hésiter l'un des premiers parmi les poètes de toutes les nations à notre époque, c'est Henry Whadworsth Longfellow.

Henry Longfellow, dont vous connaissez tous au moins le nom, est aussi populaire en Angleterre qu'en Amérique. En Angleterre, il n'y a pas de famille lettrée qui ne possède ses œuvres ; on les voit sur la table du salon, à la ville, à la campagne, toujours présentes pour être ouvertes au premier désir, comme un de ces instruments que les musiciens ont sous la main pour en tirer, ne fût-ce qu'en passant, un accord mélodieux. On peut comparer aussi de tels livres aux fenêtres ménagées dans la muraille monotone de nos chambres ; on n'a qu'à les entr'ouvrir pour respirer un air plus vif et contempler des horizons riants et vastes. Une page de Longfellow, lue au hasard, éveille ainsi une émotion charmante qui rafraîchit l'âme et la remplit d'élan, de grâce et d'harmonie.

J'aime Longfellow parce qu'il est à la fois tendre et viril, délicat et vaillant. Je vous avoue que je ne suis pas partisan de ce qu'on peut appeler l'humidité poétique. Je n'aime en aucun genre l'école fade des sanglots affectés, je fuis la muse explorée de la fontaine des